

## Prologue

Quand j'étais vivante, j'adorais la vie. Mais ce que j'aimais le plus, c'était pourrir celle des autres. En commençant par celle de mes parents à partir du moment où j'ai commencé à sortir toutes les nuits, à boire, à me droguer si l'occasion se présentait, à vandaliser voitures ou maisons, et à commettre diverses infractions. Je tutoyais déjà le juge pour enfants à douze ans, puis le juge traditionnel à l'âge adulte. Je connaissais tous les flics de Manhattan qui m'avaient tous au moins une fois interpellée, et j'étais sûre qu'une des cellules de dégrisement portait mon nom au poste de police de la 20<sup>e</sup> avenue.

Je m'étais un peu calmée, par la suite, mais seulement un peu. À vingt-cinq ans, je ne travaillais pas, mais c'est normal : pourrir l'existence des gens qui m'entouraient me prenait un temps considérable. C'était une tâche de longue haleine, que je devais effectuer n'importe où : dans la file d'attente du supermarché, en prétextant avoir oublié quelque chose au moment de passer en caisse pendant les heures de pointe ; dans la rue, en me moquant des clochards qui faisaient la manche ou en rigolant ouvertement d'une femme ayant trébuché ; dans les magasins, en ouvrant des paquets de chips afin d'en émietter le contenu partout sur mon passage.

Quand j'étais vivante, je vivais insouciamment, profitant de chaque instant, chaque seconde, chaque occasion de

m'amuser, souvent au détriment des autres. Et même si mes amis s'étaient peu à peu éloignés de moi, même si ma famille m'avait reniée, rien ne pouvait m'empêcher de m'amuser.

Bref, quand j'étais vivante, on peut dire que j'étais une vraie garce.

## 1

Tout a commencé le jour où tout s'est arrêté. Je descendais la Cinquième Avenue, en plein Manhattan, en direction de mon vendeur de jeux vidéo favori auquel je rendais visite au moins une fois par jour. Je marchais d'un bon pas en imaginant la prochaine vacherie que je pourrais faire à ma colocataire, quand il est tombé du ciel. Je ne sais pas de qui il s'agissait. À vrai dire, je n'ai pas eu le temps de le voir. Il m'a atterri sur la tête, après une chute de plusieurs dizaines de mètres, mettant fin à ses jours, et aux miens également.

Il avait un début de calvitie. Ça devait le faire complexer, parce qu'il avait laissé pousser ses cheveux pour recouvrir son crâne dégarni. C'était tout ce à quoi je pensais tandis que je me tenais, debout, sur le trottoir, et que je regardais le corps de cet homme, disloqué, étendu sur le mien.

— On peut dire que vous avez eu de la chance, a dit une voix derrière moi.

Avec lenteur, je me suis retournée, pas sûre que c'était bien à moi qu'on parlait. Un homme aux yeux noisette et au sourire attendrissant se tenait derrière moi. Il se dégageait de lui comme une douce aura, chaude et lumineuse, qui m'apaisait.

— Enfin, vous n'avez pas eu de chance qu'il vous tombe sur la tête, c'est sûr..., s'est-il repris alors qu'il regardait la scène.

— J'ai eu de la chance pour quoi, alors? ai-je réussi à demander.

— Vous avez eu de la chance de mourir alors que je passais dans le coin!

Dubitative, j'ai cligné des yeux en le fixant, puis j'ai détaché mon regard pour le poser sur mon corps. Je ne comprenais pas trop ce qui se passait.

— Vous êtes morte, m'a dit l'homme.

— Je suis morte? ai-je répété en sursautant comme si je venais de prendre une décharge.

Alors que deux secondes plus tôt mon esprit était embrumé, la lumière s'est faite brutalement. Cet homme s'était suicidé en se jetant du haut d'un toit à l'instant où je passais dessous. Il m'avait tuée sur le coup. J'étais morte. Ce qui voulait dire que je ne pourrais plus jamais profiter de la vie, sortir, voir mes amis. Voir mes parents. J'avais laissé passer maintes occasions de me réconcilier avec eux en remettant ça à plus tard, et voilà que la mort m'avait rattrapée. Sans compter que je n'aurais jamais d'enfants non plus, ni de mari ni de petits-enfants...

Je n'avais jamais bâti de plans sur la comète, je n'avais jamais songé à l'avenir, mais maintenant que je savais que je n'en avais plus aucun, je pensais à toutes ces choses que je ne ferais jamais.

Je me suis mise à pleurer sans plus pouvoir m'arrêter.

— Ne pleurez pas, s'est inquiété l'homme en mettant une main compatissante sur mon épaule. Je vais vous accompagner.

Si j'étais vraiment morte, logiquement, les personnes qui commençaient à s'attrouper autour de nous ne pouvaient pas me voir. Mais ce petit brun semblait me voir très clairement. En même temps, cette aura qui l'entourait le distinguait du reste de la population.

— Vous êtes mort aussi? ai-je demandé en étouffant un sanglot.

Il a eu un sourire franc.

— Je m'appelle Ben. Je suis un ange. J'ai pour mission de vous emmener.

— M’emmener où ?

J’ai senti la panique m’envahir sournoisement. Je n’avais jamais vraiment songé à ce qu’il y avait après la mort, mais maintenant qu’il était l’heure de faire le bilan, je doutais fort que mon comportement m’ouvre les portes d’un monde meilleur.

L’ange m’a tendu la main. J’ai refusé de la prendre, je ne voulais pas qu’il m’emmène.

— Allez, venez. Il ne sert à rien de rester ici.

Les sirènes des ambulances commençaient à résonner dans la rue. Une femme s’était avancée vers mon corps et celui de l’inconnu, et palpaït mon poignet à la recherche d’un pouls.

— Je peux peut-être y retourner..., ai-je dit, songeuse.

— C’est terminé, il faut me suivre maintenant.

— Je veux savoir où vous m’emmenez.

— Je ne le sais pas. Vous n’êtes pas... marquée. C’est inhabituel.

— Comment ça ?

— Je vais vous mener entre de bonnes mains, faites-moi confiance.

Hésitante, j’ai regardé sa main tendue, puis ses yeux, plusieurs fois, avant de me résigner. Il y avait tellement de bonne foi et de sympathie dans son regard que je ne pouvais que lui faire confiance. Je lui ai alors donné la main, et un flash de lumière blanche m’a éblouie.

Je me suis retrouvée dans une salle d’attente aux murs et au sol d’un blanc immaculé. Il n’y avait ni fenêtre ni néon, mais la pièce était baignée d’une clarté aveuglante. Il n’y avait rien d’autre que quelques chaises transparentes et une table basse. Un vase en verre garni d’une fleur que je n’avais jamais vue auparavant constituait la seule décoration. Cette fleur aux pétales irisés dégageait une délicieuse odeur. J’étais tellement absorbée par sa contemplation que je n’ai remarqué la présence de mon voisin qu’au moment où il a quitté la pièce par l’unique porte, à l’appel de son nom.

On nous appelait donc par notre nom. Je ne savais pas qui était ce «on» ni même où nous étions ou comment cette personne savait qui nous étions, mais peu importe. On était bien, ici. Avec cette fleur.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé avant qu'une autre personne se retrouve dans la même pièce que moi. En tout cas, elle n'avait pas dû remarquer ma présence non plus. Tout comme moi, elle était hypnotisée par cette fleur si particulière. Son nom a été appelé, comme pour son prédécesseur, et elle s'est engouffrée par la porte sans poser de question.

Je trouvais cela un peu bizarre, que personne ne se soit intéressé à moi alors que j'étais arrivée avant elle.

J'étais perdue dans mes pensées quand la porte s'est à nouveau ouverte. Un homme gigantesque est entré, habillé d'un costard sûrement hors de prix, bleu et blanc cassé, brodé de fil d'argent. Il avait une pile de magazines dans les mains, qu'il est allé déposer sur la table basse à côté du vase. Quand il s'est retourné, il a eu l'air surpris de me voir. Il était tout blond et avait un air angélique sur le visage. Littéralement.

Ses sourcils levés, il a murmuré :

— Tiens donc, il y a eu une erreur ?

— Je suis morte, ai-je annoncé d'un ton solennel.

L'espace d'un instant, un sourire amusé a traversé son visage pour se transformer en quelque chose de plus compatissant.

— Bon, eh bien, puisque vous êtes là, suivez-moi dans mon bureau.

Je l'ai suivi, non sans le regret de m'arracher à la contemplation de cette magnifique fleur. J'aurais bien emporté le vase avec moi ; d'ailleurs, je me suis étonnée de ne pas l'avoir fait.

Le bureau de cet homme n'était composé que d'une table argentée, d'une chaise assortie, et de quelque chose qui ressemblait à une tablette numérique.

Il s'est assis en poussant un soupir de satisfaction, a pris sa tablette et m'a scanné la tête avec. Oui, il m'a scanné la tête, je n'ai pas de terme plus approprié.

— Cali Stanford.

C'était bien moi. De toute évidence, c'était une tablette dernier cri.

— Je sais, cette application ferait un malheur sur terre, a-t-il dit avec un sourire grandiose.

— Pardon, sur terre? Je suis où là, sur Mars?

Il s'est mis à rire, dévoilant une palette de dents parfaites. Puis, tout à coup, il a repris son sérieux.

— Eh bien, Cali, Cali..., a-t-il commencé, les yeux rivés sur sa tablette.

Je n'aimais pas trop le ton qu'il employait.

— Vous n'auriez pas dû vous retrouver ici avant 2054. Je ne sais pas comment...

Il n'a pas terminé sa phrase. Il se frottait le visage dans tous les sens, signe qu'il réfléchissait activement.

— Vous n'avez pas eu un mode de vie exemplaire.

— Vous êtes qui pour me juger? Et comment vous savez ça, d'abord?

— Quel dommage que vous n'ayez pas vécu plus longtemps... Vous auriez eu le temps de racheter vos actions passées mais... en l'état actuel de votre situation, vous n'allez pas passer votre procès d'accès, vous allez être envoyée en sous-sol directement!

— Vous pouvez parler de manière à ce que je comprenne?

— Vous êtes morte accidentellement, a-t-il repris, votre heure n'était pas venue. C'est pour ça que je ne savais pas que vous étiez dans le sas. Je suis désolé, Cali, mais avec la vie que vous avez menée, vous n'allez jamais pouvoir accéder au Paradis.

J'avais peur de comprendre. Si je ne pouvais pas accéder au Paradis et que je ne pouvais pas non plus retourner dans mon corps, où est-ce qu'on allait m'envoyer?

Les lèvres tremblantes, j'ai senti les larmes me monter aux yeux.

— J'aimais tellement la vie ! me suis-je lamentée.

— Vous n'en avez pourtant pas fait bon usage, m'a-t-il réprimandée.

— À ma manière, si !

Le grand blond a pincé les lèvres d'un air réprobateur.

— Pourquoi je suis morte ? Vous avez dit que mon heure n'était pas venue, alors pourquoi je suis morte ?

— De telles choses arrivent parfois, je n'y peux rien.

— Alors renvoyez-moi dans mon corps ! Vous le faites, des fois, on en voit tous les jours à la télé !

Il a porté la main à sa barbichette et a caressé ses poils blonds un petit moment, tandis que je sanglotais à intervalles réguliers.

— Je peux vous proposer quelque chose.

J'ai levé vers lui des yeux gonflés de larmes.

— Quoi ? ai-je demandé avec espoir.

— Vous pourriez retourner dans votre corps et dans le monde des vivants... si vous travaillez pour nous en même temps.

— Je pourrai vivre à nouveau ?

— En quelque sorte.

— Alors c'est oui !

— Par contre, ce n'est pas avec moi que vous traiterez. Prenez cette porte, il y a derrière un ascenseur qui vous mènera à l'Étage du Dessous. J'avertis mon collègue, il va vous prendre en charge.

Alors qu'il m'incitait à sortir de son bureau en me montrant la porte sur le côté, un sourire divin accroché à ses lèvres, j'ai remercié cet homme, qui ne s'était d'ailleurs pas présenté, et je me suis engouffrée directement dans l'ascenseur. Je n'ai pas senti la cabine bouger, mais un quart de seconde plus tard, les portes se sont ouvertes sur un autre bureau.

Celui-ci était différent. Tout décoré de rouge, violet et or, il était encombré de dizaines de meubles à tiroirs, tous d'une même couleur dorée, marquetés de signes inconnus.